

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 6

MONTREAL, 6 MARS 1897

No. 126

SOMMAIRE

Doctrines et doctrinaires, *Vieux Libéral* —
 La Presse, *Journaliste* — Des découvertes, *Curieux* — Les écoles ménagères, *Magister* — La *Minerve* cinglée par Tardivel, *Chercheur* — Ponte poétique d'un Ex-V. R. U. L. M., IV, *Démocrate* — Le droit à la mort, *Ernest La Jeunesse* — A la Sorbonne
 FEUILLETON : Rome(SUITE) *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile. [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Doctrines et Doctrinaires

Un ancien zouave pontifical, et non l'un des moindres, dont nous tairons le nom, parce qu'il n'a rien à voir dans cet article, se leva un jour que l'Union Allet offrait un banquet au général Charette, de passage à Montréal, quelque temps après l'avènement du pape Léon XIII, et lui lança cette apostrophe :

“ Mon général, si les zouaves retournaient à Rome, pensez-vous qu'ils y trouveraient encore un Pape ? ”

Ces quelques mots, qui expriment bien l'opinion hautaine de tous les fervents de Pie IX, le combattant infatigable, en face de la diplomatie de Léon XIII, les vieux libéraux se les répètent sans cesse en présence de la magistrale impassibilité de celui qui se trouve placé à la tête de leurs forces dans la province.

“ Pensez-vous que nous ayons un chef ? ” s'écrient avec désespoir les vieux combat-

ants, les moustaches grises des luttes d'antan.

“ Pensez-vous que nous ayons un chef ? ” répète la fougueuse jeunesse, dont l'ardeur, toujours au service des nobles causes, ne demande qu'à être utilisée pour la conquête de nos libertés.

“ Pas de chef ! ” chanteraient en chœur comme dans le *Petit-Duc*, tous les bons libéraux, si la position n'était pas tellement critique devant la tâche qui nous attend.

Et pourtant, jamais parti n'eut aussi vivement besoin d'une tête dirigeante, d'un commandement énergique et d'une direction assurée.

Ils calomnient le parti libéral, ceux qui, pour excuser leur faiblesse affirment qu'il est indiscipliné, qu'il ne sait pas obéir.

C'est le contraire qui est la vérité.

Le parti libéral ne vit que par une essence de doctrines qui sont sa raison d'être, et ces doctrines, dont le triomphe lui est cher, ne peuvent trouver une expression qui atteigne l'esprit du peuple que par la bouche d'un homme.

Le parti libéral doit parler au peuple avant qu'on lui demande d'agir.

La doctrine libérale pénètre par l'esprit avant de se traduire par des actes.

On peut nous appeler des doctrinaires.

Qu'importe, le nom nous plaît, d'autant plus qu'il nous permet une petite digression.

Le bouillant évêque Laffèche, qui passe pourtant pour un lettré, a lancé ce mot dans notre politique courante, en l'appliquant à M. Laurier ; il le lui a lancé comme une provocation, nous dirions comme une insulte, s'il n'était convenu que les évêques n'insultent jamais personne.

Mais sait-il, ce bon évêque, que le mot

doctrinaire a un sens diamétralement opposé à celui qu'il lui a donné.

Mgr Laffèche qualifia M. Laurier de doctrinaire pour condamner ses maximes libérales.

Mais, un doctrinaire c'est tout le contraire, et pour que M. l'évêque n'en ignore et ne tienne pas en suspicion nos sources de renseignements, nous lui citerons le Dictionnaire de Mgr Guérin, au mot *doctrinaire*.

Politique.—Les élections de 1815 s'étaient faites sur la réaction violente qui suivit les Cent Jours. Louis XVIII, lui-même, fut effrayé des tendances rétrogrades de la *Chambre Introuvable*. Le Duc de Richelieu, appelé à former un ministère, choisit pour principaux collaborateurs, Decazes, le duc de Feltre, Corvetto, Barbé, Marbois qui avaient pris part aux affaires sous l'Empire et même sous la Révolution. Le roi et ses ministres devinrent alors les chefs du parti royaliste libéral, ce qui amena une violente rupture entre la majorité de la Chambre et le gouvernement. On vit alors les deux partis adopter des positions de combat absolument opposées à leurs véritables principes. MM. de la Bourdonnais, de Villèle et Corbières soutinrent les libertés du gouvernement parlementaire et opposèrent la prérogative des chambres à la prérogative royale. M. de Vitrolles établissait hardiment que, dans le gouvernement représentatif, l'opinion publique est souveraine ; que les ministres doivent être pris dans la majorité du Parlement et qu'ils sont responsables devant lui. D'un autre côté, les chefs du parti royaliste libéral se virent réduits à soutenir les doctrines diamétralement opposées. Royer-Collard alla jusqu'à prétendre qu'en France, contrairement à ce qui se passait en Angleterre, le gouvernement tout entier était entre les mains du Roi qui n'avait besoin du concours des chambres que pour le budget et pour les lois nouvelles. C'est à cette occasion que le petit *Nain Jaune*, journal satirique de Cauchois-Lemome, réfugié à Bruxelles parla “ du Père Royer-Collard de la Doctrine Chrétienne ”, faisant allusion aux Frères de la Doctrine Chrétienne, chez qui Royer-Collard avait fait ses études. Le mot fit fortune et on appela *Doctrinaires* un petit groupe de personnes qui, comme Guizot, s'étaient ralliées à l'opinion du politique philosophe. Le nom survécut aux circonstances. En 1830 on l'appliqua à ceux qui s'appuyaient sur le prin-

cipe de la souveraineté de la raison contre les hommes plus avancés qui, se rapprochant de la démocratie, soutenaient que le peuple était souverain et que le gouvernement devait se soumettre à sa volonté.

Comme on le voit, pas plus en 1815 qu'en 1830, le mot *doctrinaire* n'a jamais impliqué une idée de libéralisme, bien au contraire. Il signifie au contraire attachement irrévocable aux règles fondamentales de la loi et de la constitution ; s'il comporte un sens, c'est celui d'attachement outré.

Mais, comme nous ne croyons pas que Mgr Lallèche ait voulu lui donner ce sens, nous devons en conclure qu'il ignorait absolument ce que signifiait le mot dont il s'est servi.

Et maintenant, revenons à nos moutons, —non, à notre lion.

Nous disions que le parti libéral est, à l'encontre du dire de certains petits sauteurs de cabinet, un parti absolument uni ; son union repose uniquement sur des principes qui leur sont communs, mais qui doivent s'exprimer par la bouche d'un chef.

Ce chef, où est-il ?

Nous n'en voyons pas.

Nous apercevons bien, de ci, de là, quelques Warwick au petit pied, quelques faiseurs de roi en petit comité qui tourbillonnent, s'agitent, se poussent et voltigent. Toujours affairés et ne faisant jamais rien ; toujours occupés et sans cesse inactifs ; toujours envolés et jamais reposés ; promenant dans tous les corridors, sur toutes les places publiques, dans tous les bureaux, leur gesticulante personne et leur insupportable organe ; mouche du coche toujours bourdonnante ; cinquième roue toujours empêtrée ; quatrième officier de Marlborough toujours empanaché, ils se donnent l'illusion d'une activité factice.

C'est l'ombre d'un chef conduisant l'ombre d'une armée à l'ombre d'une victoire !

Allons, voyons, quand se lèvera-t-il un homme pour endosser l'armure d'un Mercier, relever haut le drapeau, sonner l'offensive et tirer le glaive des grands combats d'autrefois ?

VIEUX LIBÉRAL.

LA PRESSE

Le R. P. Hamon a prononcé l'autre jour un sermon très remarquable sur la bonne et mauvaise presse.

Ce sermon sort tellement des banalités dont nous sommes abreuvés par nos tristes éducateurs que les arguments méritent au moins d'en être discutés.

Ce ne sont pas les objurgations brutales des Rédemptoristes, ni les fadaises des Sulpiciens, ni les pantalonnades des Oblats, c'est de la vraie doctrine militante à la Loyola, de la main de fer dans le gant de velours.

Voici ce que dit le Révérend Père Jésuite du rôle éducateur du journal :

De même donc que vous, parents chrétiens, vous choisissez pour vos enfants des maîtres qui représentent vos idées et vos croyances, de même aussi vous devez exiger des qualifications semblables de la part du journal qui sera l'éducateur de votre famille.

Dans un pays chrétien, il ne saurait y avoir de journal "neutre", pas plus que d'écoles "neutres". Le journal doit être ou chrétien ou anti-chrétien, ou bon ou mauvais.

C'est qu'en effet, le journal apprécie, juge, approuve ou condamne. Cela suppose une loi acceptée, d'après laquelle on juge. Or, il n'y a que deux lois en ce monde : la loi de Dieu et la loi du démon.

Vouloir être "neutre," c'est se déclarer indépendant de toute autorité, sauf sa raison, et se faire soi-même la règle du bien et du mal, de l'honnête et de l'injuste. Un citoyen peut-il prendre pareille position vis-à-vis du gouvernement de son pays ? Y a-t-il des "neutres" au point de vue national ?

Au point de vue national, un journal peut-il se dire "neutre"? Peut-il interpréter la loi et les arrêts du Souverain comme bon lui semble, et, selon sa raison, accorder ou refuser son allégeance? Non, assurément. Et il pourrait être "neutre" au point de vue religieux?... Quelle inconséquence!

"Qui n'est pas avec moi est contre moi", a dit N. S. Jésus-Christ, et là se trouve la condamnation non équivoque des "neutres".

Il nous sera je pense permis de prendre un peu la défense des "neutres" et nous le ferons avec toute la déférence que mérite le haut ton du prédicateur.

Nous posons en principe d'abord, suivant une règle invariable que nous avons adoptée, que le journal, si l'on comprend, sous ce titre ce que le père Hamon a voulu comprendre, c'est-à-dire, la feuille quotidienne d'information et de discussion n'est pas et ne doit pas être l'éducateur de la famille.

Ce n'est pas son rôle, ce n'est pas sa destination, ni son objet.

Pour l'éducation de la famille, pour celle des enfants, il y a des publications spéciales, étrangères à la tempête quotidienne, aux apertés de la lutte, aux incidents d'une inévitable trivialité.

Le père Hamon en veut-il exemple?

Prenons l'*Univers*, par exemple.

Croit-il que ceux qui le reçoivent en font l'éducateur de leur famille. se figure-t-il qu'on le laisse en France traîner entre les mains des jeunes filles, et même des femmes?

Certainement non. Veillot eût bien ri de se voir attribuer un rôle pareil!

Et c'est justement parceque nous ne comprenons pas ainsi le rôle de la presse quotidienne, que nous ne pouvons être d'accord avec le révérend P. Hamon.

C'est précisément parceque le journal est pour nous un simple document que

nous lui voulons la teinte la plus neutre possible.

A notre avis, la comparaison entre les écoles et les journaux tombe d'elle-même: les écoles enseignent et les journaux renseignent.

Tout ce que l'on peut exiger d'un journal, c'est l'exactitude.

Une teinte chrétienne ou anti-chrétienne dans le renseignement le dénature et lui enlève sa valeur.

La neutralité n'impose en aucune façon le mépris de la règle.

C'est au contraire le respect de la règle qui crée la neutralité.

Après cela, il y a l'opposition!

Au point de vue National, dit le Père Hamon, un journal peut-il rester neutre.

Certainement; tant qu'il reste neutre, personne n'a rien à lui dire?

Au point de vue des lois, un homme peut-il rester neutre?

Certainement, tant qu'un homme ne fait que s'abstenir de zèle national, tant qu'il n'enfreint pas les lois, qui peut lui reprocher quelque chose?

Il ne peut pas déchoir de ses droits nationaux.

On ne peut pas l'emprisonner. Pas plus qu'on ne peut excommunier un catholique qui reste neutre.

Tant qu'il ne fait pas profession de foi adverse, il est et reste catholique.

Les voilà les droits de neutres. Ils sont respectables et seront respectés.

JOURNALISTE

PRENEZ-EN DE SUITE

Si vous vous êtes refroidi et que vous commencer à tous-
 ser, quelques doses de **BAUME RHUMAL** remettront
 vos organes en ordre en paralysant les germes du mal. Sou-
 verain contre le rhume, la toux, la grippe, l'enrouement et
 la bronchite

DES DECOUVERTES

Tardivel est l'homme des grandes découvertes.

Christophe Colomb n'était que de la potte à côté de lui.

Edison n'est qu'un petit garçon.

Or donc Tardivel a découvert deux choses :

1. Que tous les protestants ne sont pas des franc-maçons.

2. Que certains prêtres catholiques sont franc-maçons.

Voici les preuves de ces deux découvertes, suivant l'ordre chronologique :

1. Anti-maçons protestants.

M Tardivel dit :

Un de nos abonnés de l'Etat de Washington sur la côte du Pacifique.—nous avons des lecteurs dans les endroits les plus reculés (N. de la R.—Surtout, dans les endroits les plus reculés), —a bien voulu nous adresser, l'autre jour, deux numéros du *Seattle Post-Intelligencer*, du 19 et 20 janvier. Ces numéros contiennent le compte-rendu d'un congrès anti-maçonnique tenu à Seattle, Etat de Washington, par *The Pacific Coast Anti-secrecy Association*. Cette Association avait déjà convoqué, dit le compte-rendu, d'autres réunions anti-maçonniques dans d'autres villes, de cette région, avant celle de Seattle.

Ce mouvement anti-maçonnique du *Far West* a pris naissance parmi les protestants et paraît être dirigé surtout par des ministres. Les principaux orateurs à la réunion de Seattle étaient le Révérend P. W. Williams, de Portland, Oregon. Rév. M. L. Larson, Rév. Alexander Beers, W. M. Howie, etc. Ces orateurs ont dénoncé la franc-maçonnerie comme un danger pour l'Etat et comme un culte païen opposé au christianisme.

Ces ministres protestants luttant contre l'abominable secte maçonnique, ce paganisme des temps modernes, devraient faire rougir un grand nombre de catholiques qui n'osent pas combattre ce fléau.

2. Prêtres catholiques franc-maçons :

Le complot des Iles Philippines a été révélé, d'après le correspondant du *Herald*, par la sœur d'un imprimeur qui aurait eu connaissance des circulaires secrètes qui se composaient dans l'atelier où il était employé. Chose remarquable, cet atelier où la Grande Loge faisait faire ses travaux était celui d'un journal catholique situé à deux pas de l'archevêché et du palais du gouverneur. Des épreuves des documents secrets furent envoyés à un prêtre qui attendit plusieurs semaines avant de les communiquer aux autorités. La police fit enfin une descente subite et l'on découvrit que les plus respectés parmi les indigènes et les métis étaient impliqués dans la conspiration la plus abominable. Il s'agissait, dit le correspondant du *Herald*, d'un massacre général auprès duquel la boucherie des Anglais à Cawnpore, en 1857, n'aurait été qu'un jeu d'enfant. Et parmi les conspirateurs étaient des amis personnels du gouverneur Blanco et d'autres officiers de l'Etat. Sept prêtres indigènes ont même été entainés par la secte, et l'un d'eux devait assassiner l'évêque espagnol chez qui il habitait. Il n'est que juste d'ajouter, dit le correspondant, que l'évêque refuse de croire à la culpabilité de son chapelain, bien que les autorités civiles en soient convaincu.

Encore quelques découvertes comme celles-là et nous aurons un tout autre Tardivel.

CURIEUX.

LES ECOLES MENAGERES

Le RÉVEIL s'est imposé la tâche de suivre de près le mouvement éducationnel sous toutes ses faces et de pousser au progrès de toutes ses forces.

Un des reproches sérieux que les partisans du *statu quo* adressent au système d'instruction populaire perfectionné qui fonctionne en France, c'est qu'il produit

trop de candidats fonctionnaires et pas assez d'agriculteurs ou d'ouvriers.

Il y a un certain fond de vrai dans cette remarque et pour en atténuer la portée, je crois intéressant de signaler un compte-rendu emprunté à *La Reforme Sociale*, traitant des *Ecoles Ménagères* qui fonctionnent depuis longtemps en Belgique et que l'on tente d'installer en France.

Le Canada pourra y puiser des notions avantageuses :

L'école ménagère a pour but de donner à la jeune fille du peuple les connaissances nécessaires pour remplir au foyer domestique les devoirs d'une honnête mère de famille.

Il est inutile de chercher à démontrer l'influence prépondérante que la femme exerce sur le bien-être et la moralité de la famille. Et cependant les exigences du travail moderne ont rendu impossible, dans un grand nombre de cas l'apprentissage de la future mère de famille au sein même de celle-ci.

La jeune fille part de grand matin pour se rendre à l'usine ou à la manufacture ; souvent elle ne rentre que le soir dans sa maison. Elle n'a donc l'occasion ni de se former aux travaux du ménage, ni d'acquérir les vertus domestiques qui lui seront nécessaires quand à son tour elle fondera une famille nouvelle.

Et non seulement l'occasion lui manque, mais, la volonté lui fait défaut. Sa tâche journalière accomplie, ayant travaillé aussi longtemps et aussi assidûment que son père et que ses frères, elle se croit autorisée à se reposer en même temps qu'eux. La pensée d'une préparation à des devoirs futurs ne lui vient, sans doute, que rarement à l'esprit. Elle arrive ainsi à l'époque du mariage presque étrangère à toutes les nécessités comme à toutes les responsabilités de sa nouvelle condition sociale.

L'ignorance de la jeune fille est plus grande si, comme il arrive dans certaines industries, la mère de famille travaille elle-même et vit, une grande partie du jour, éloignée de ses enfants qu'elle confie à des étrangers ou à des institutions charitables.

Qu'arrive-t-il dans un ménage ainsi constitué avec une directrice aussi inexpérimentée ? Les ressources sont gaspillées ; l'habitation et le mobilier sont mal entretenus ; les enfants sont privés des soins moraux et physiques nécessaires ; les repas sont mal et hâtivement préparés. Bientôt, et ceci est bien plus grave, le chef de la famille, instinctivement repoussé par l'aspect du gâchis permanent qu'offre son intérieur, cède aux tentations du cabaret et aux invitations des camarades ! Alors la famille morale est dissoute.

Nécessairement le mal empire de génération en génération, et l'on finit par s'habituer à l'idée que tout cela est normal et qu'on n'y peut rien changer. La famille étant la base de la société, on aperçoit les conséquences de cette situation. Comment s'étonner, dès lors, qu'il y ait des gens mécontents et que partout il existe une question sociale ?

Voilà le mal et ses hideuses conséquences !

Que faut-il pour y remédier ?—Créer un intérieur agréable, confortable, donner à l'ouvrier une ménagère intelligente, économe, soigneuse, sage et dévouée.

* *
*

Comme il s'agit avant tout d'une éducation véritablement professionnelle, on fait peu de théorie, mais beaucoup de choses pratiques.

Le programme des écoles ménagères comprend : comme *cours théoriques*, des notions d'hygiène et d'économie domestique et les soins à donner aux enfants et aux malades ;—comme *exercices pratiques*, l'entretien et la propreté des habitation et des meubles ; le lavage et le repassage du linge, la couture des vêtements usuels, le raccommodage du linge et des vêtements ; la cuisine ; enfin pour les communes rurales, les travaux du jardin potager et les soins de la basse-cour.

La durée de cet enseignement dépendra du nombre d'heures qu'on pourra lui consacrer par semaine. Généralement un an suffit pour les adultes ; pour les enfants plus jeunes, il faudrait deux années.

L'école est considérée comme constituant un véritable ménage ; aussi les élèves sont-elles initiées dès le premier jour de leur entrée aux divers travaux exécutés dans la famille. Elles rem

plissent chacune à son tour et suivant les groupes pour lesquels elles sont désignées, le rôle de ménagère. Connaissant le menu qu'elles auront à préparer, le groupe des cuisinières se rendra au marché, y fera les achats nécessaires à la préparation des repas, inscrira les dépenses dans un petit livre *ad hoc* et rentrera à l'école pour préparer le dîner. Pendant ce temps-là les autres s'occuperont aux autres travaux du ménage.

Pour la cuisine, on se bornera à la préparation des plats à bon marché, en restant dans les limites qu'autorise le modeste budget d'un ouvrier ou d'un artisan. Le maximum des dépenses qu'un repas composé d'un potage, d'un légume, d'un morceau de viande, poisson ou ragoût peut atteindre est de 5 cents par élève, ce qui porte le prix du repas total pour 6 personnes à 30 cents.

Une pareille économie paraît tenir du prodige. Cependant les chiffres ci-dessus sont rigoureusement exacts, et les dîners préparés par les jeunes ménagères sont tout aussi substantiels que ceux servis sur beaucoup de tables bourgeois.

* *
*

L'organisation des écoles ménagères a été laissée à l'initiative privée; elles ont été créées, soit par des sociétés particulières, soit par des communes, soit par des institutions charitables.

L'Etat subventionne tous les *établissements ménagers* à la seule condition qu'ils acceptent l'inspection des fonctionnaires délégués par le ministre compétent, qui lui soumettent les projets de budget et les comptes, le règlement et l'horaire des cours. Moyennant cela, l'intervention de l'Etat dans les dépenses des écoles ménagères varie de 1/3 aux 2/5 des dépenses totales. De plus il accorde une subvention de 50 c/0 pour l'achat du matériel.

Le nombre de ces institutions actuellement subventionnées par l'Etat belge est de 230. Il s'accroît journellement. La subvention de l'Etat comporte une somme de 100,000 francs.

Allons qui inaugurera un mouvement de ce genre ?

MAOISTER.

BRANCHE DE SALUT

Une dernière branche de salut pour les malades atteints de consommation : l'emploi persévérant du **BAUME RHUMAL**, le célèbre spécifique français.

La "Minerve" cinglée

PAR
TARDIVEL

Ce n'est pas souvent que nous citons du Tardivel pour en faire l'éloge, mais nous ne pouvons résister au plaisir de donner à nos lecteurs le passage suivant d'un article de la dernière *Vérité*.

La *Minerve* y est cinglée d'importance et, fait plus curieux, pour avoir voulu hypocritement faire tomber un journal rouge.

Voici le morceau :

La sagesse de Minerve.—On sait que la sagesse de l'antique Pallas était très intermittente. Celle de la *Minerve* de Montréal ne l'est certainement pas autant, mais elle offre, tout de même, de déplorables solutions de continuité.

La *Minerve* est un journal à compartiments. L'un de ses compartiments est réservé aux principes, l'autre aux intérêts; dans l'un on expose la doctrine, dans l'autre on fait les affaires; dans une colonne on prêche la morale, dans une autre colonne on pousse le lecteur aux spectacles louches.

A cet égard la *Minerve* du 2 février est typique.

Sous le titre *Ils vont bien!* elle blâme avec une indignation légitime l'audace "d'une petite gazette rouge" qui offre en prime à ses abonnés des fascicules d'une publication illustrée représentant des nudités.

La leçon est faite dans les termes énergiques que voici :

"Ils devaient fatalement en venir là, nos réformateurs rouges !

"Après les feuilletons plus que risqués, après les nouvelles grivoises, après les écrits d'une pornographie à peine déguisée... les études de nu.

"Ce n'était pas assez du journal sensationnel qui s'introduit à tous les foyers pour en troubler la paix.

“ Ce n'était pas assez de ces feuilles malsaines qui vont rompre le calme de l'intimité filiale en y portant les bruits et scandales de la rue.

“ Ce n'était pas assez des organes ronges qui prêchent partout la révolte contre l'autorité, contre la foi, contre la morale.

“ On trouvait sans doute que ces armes ne sa-
paient pas assez vite l'organisation chrétienne de
notre pays et que le journal, le pamphlet et le
livre ne suffisaient pas à l'œuvre malsaine de nos
radicaux plus ou moins avoués.

“ On veut maintenant avoir recours à l'image
qui, sous prétexte d'art, fouette les passions mau-
vaises, les stimule et même les fait naître.

“ Les gens qui font cette action mauvaise sont
ceux-là même qui nous prêchent sans cesse les
beautés du progrès moderne, de la civilisation
fin de siècle.

“ Au contact de la littérature et de l'imagerie
pornographiques importées de France, de Belgi-
que et des États-Unis, leur goût s'est corrompu,
leur conscience s'est émoussée.

“ L'art pour eux c'est le piquant, le pimenté,
le faisandé.

“ Le fromage qui grouille, la littérature qui
pue—voilà pour eux la civilisation, le progrès,
l'idéal.”

Ainsi parlait, le 2 février, Minerve-la-Sage.

Maintenant, écoutez ce que disait, à la même
date, Minerve-la-Folâtre :

“ Une bonne semaine commence au Théâtre
Français. D'ailleurs, il n'est que justice de dire
que les semaines du Théâtre Français voient
chaque fois le succès se renouveler et se conti-
nuer sans interruption.

“ Hier soir on nous a donné Captain Swift, de
C. Haddon Chambers, un de ces drames pathéti-
ques et sensationnels qui font la joie du public.

“ La scène se passe de nos jours à Londres et
met en scène un aventurier assassin de sa fem-
me pour en épouser une autre et qui se suicide
au dénouement.

“ La troupe permanente du Théâtre Français
mérite les encouragements du public par son
ardeur au travail et la fatigue qu'elle s'impose à
préparer chaque semaine le spectacle qui doit
être donné huit jours plus tard.”

Et puis, dans la *Minerve* du 9 février, vous
trouverez des appréciations comme celle-ci :

“ Les ballets sont aussi fort beaux. Point n'est
besoin de dire que les applaudissements n'ont
pas manqué. En somme, brillant spectacle et
succès assuré aux entreprenants administrateurs
du Théâtre-Royal.”

Et dans la *Minerve* du 19 février, le détail
d'un piquant programme au même Théâtre-
Royal :

“ Il y a surtout une pantomime intitulée “ Le
modèle ”, qui représente une scène dans un ate-
lier d'artiste au quartier latin, à Paris. Dans
cette scène Mademoiselle Dika aura l'occasion de
déployer tous ses moyens.

“ On pourra voir en outre... deux comédiens
chinois, Robetta et Doreto, à leur buanderie, sous
l'influence de l'opium ; les trois sœurs Lane dans
leurs chansons et danses nouvelles entremêlées
de jeux acrobatiques... Prince Pharaoh et Made-
moiselle Dunn dans leurs contorsions.”

Ces quelques citations suffisent pour montrer
quelle place tiennent, dans les préoccupations de
la *Minerve*, les violences du meurtre, les déses-
poirs du suicide, les éblouissements du ballet,
les charmes du “ Modèle ”, l'abrutissement de
Chinois opiacés, l'acrobatisme des sœurs Lane et
les contorsions de la fille Dunn.

Pourquoi la *Minerve* tient-elle un pareil lan-
gage ? Est-ce pour l'art ou pour l'argent ?

Dans le premier cas, c'est stupide ; dans le se-
cond, c'est vilain.

Le confrère est prié de faire option.

Et, en dehors de toute considération mo-
rale, est-elle assez grotesque l'attitude de la
vieille *Minerve* se mettant en frais de coquette
et prodiguant les câlineries de son sourire aux
cabotins des *Dime Museums* ?

Oh ! les fredaines séniles ! . . .

On avouera que c'est pris sur le vif. ça !

CHERCHEUR.

UN BON CONSEIL

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes
faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de
BAUME RHUMAL. Une cueillerée à thé prise avant
de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

PONTE POETIQUE

D'UN EX-V. R. U. L. M.

Suite

Aujourd'hui, chers lecteurs, lisez attentivement la pièce tombée de la plume d'oi. du révérend curé de St Lin ; elle a la valeur d'une autobiographie.

Voici le délicat préambule de ces sept strophes, sept fois idiotes :

“ Je n'ai pas oublié, dit M. l'ex-recteur, qu'aujourd'hui finissent mes cinquante-un ans.”

Pour d'autres personnages moins importants, ce serait la cinquante-unième année de leur existence qui prendrait fin ; mais pour M. Proulx, il en est autrement : les années finissent en bloc.

“ A cette occasion, ma muse,” — (Oh ! là ! là ! là ! là ! . . . sa muse m'amuse) — “ qui chante à propos de tout et à propos de rien,” — (de rien qui vaille) — “ a eu pour moi un petit bout de chanson. Elle va sur l'air de : “ Sur la place qui se réclame.”

Hardi ! mon gas ! Envoie fort !

UNE VIE MOUVEMENTEE

En janvier, jour le septième,
L'an mil huit cent quarante-six

Ce qui veut dire, en termes vulgaires, le 7 janvier 1846.

Par une poudrière extrême,
Par une tempête du Styx,
Au bord du lac des Deux-Montagnes,
Voyait le jour un pauvre enfant
Qui devait, par monts et campagnes,
Courir le sort du Juif-Errant.

Courir le sort ! O Hugo ! quelle leçon ?

REFRAIN :

Qui me rendra la solitude
De mon Saint-Lin
Où l'on vit sans inquiétude :
Cher petit coin !

Pas même un mot pour les bons paroissiens qui débarassent le “ castel ” de toute inquiétude.
Ingrat !

Dix-neuf printemps avaient à peine
Passé sur son front, que déjà

Il abordait de sa carène
Le rivage de Cacouna ;
Puis il visitait Ristigouche,
Rimouski, Métapédia,
Tignish, Antigonish, Bonctouche,
Betsiamis et Tadoussac

Si M. l'abbé Proulx voulait se fixer à Paris, il ferait très rapidement une colossale fortune, car les faiseurs d'opéras bouffes s'arracheraient ses vers à \$1000 le mot. Jamais la collaboration des auteurs extras comiques, passés, présents ou futurs, n'a pu produire et ne produira quelque chose de plus abrutissant, de plus immensément burlesque que ce que fait sans peine et si naturellement notre génial curé de St Lin (cher petit coin !)

Comme il vit, de sa goélette,
Les brumeux rivages de l'Est,
Il a promené sa raquette
Sur les champs glacés de l'Ouest.
Les chiens traînaient sa “ tobogane ”
Ses vivres, son léger “ butin ; ”
Il couchait dans une cabane
Fait de branches de sapins.

Quel agréable mêli-mêlo ?

Son canot sauta les rapides
De la rivière Abbitibi,
Et brava les vagues perfides
Du lointain lac Waswanipi
Pour lui le haut du Saint-Maurice,
L'Ottawa, n'ont plus de secrets :
Il a pénétré le caprice,
Tous les détours de leurs forêts.

Cinq fois, d'Amérique en Europe,
Il traversa les océans.
Sur une planche qui galoppe
Au vent, par beau, par mauvais temps ;
Il a vécu dans l'Angleterre,
En France, en Suisse, un peu partout,
A Paris, la Ville-Lumière,
A Rome, près du Saint-Père, surtout

Oni, l'enfant des Deux-Montagnes a roulé sa bosse partout et il semble ne s'être occupé que fort peu des choses de son ministère.

Eh bien je ne le blâme pas de s'être donné du bon temps. Il a voyagé, rigolé, versifié, tout à son aise et aux frais de ses paroissiens ; il a eu grandement raison et les fidèles de Saint-Lin (cher petit coin) sont des nigands de s'être laissé faire. C'est bien fait pour eux !

Il a traversé les Rocheuses
Aux abîmes sans fond, béants.
Leurs pics, leurs cimes nébuleuses,
Suspendu, courant sur leurs flancs.

Quel sujet de tableau !

L'amoureux du "cher petit coin" serait représenté suspendu, ou pendu, c'est tout comme, courant sur des flancs d'abîmes et traversant des pics, comme un pic, etc.

Ah ! si l'illustre voyageur-poète voulait inaugurer la saison du *Parc Sohmer* en exécutant ces exercices de voltige et de pénétration, quel succès, mes enfants ! Et quelles recettes !

Courant jusqu'en Californie,
Ou mourant sous un toit bénin,
Dans une retraite fleurie,
Il revint à la vie, enfin.

Mourant, il revint à la vie.

Et il a accompli ces deux actions importantes simultanément !

Quel homme ! quel homme !

Ah ! on peut être fier d'être canayen !... O Proulx !... Proulx !... Y a qué toi !... y a qué toi !...

Hélas ! il revint à la vie
Pour encor courir l'univers.
Mêlé, luttant, comme à l'envie,
Au sein de cent projets divers.
Aujourd'hui la mer Atlantique
Le "reballotte" sur les flots ;
Demain viseront sa boutique
Mille perfides javelots.

Et le doux et inoffensif idiot termine par son refrain :

Qui me rendra la solitude
De mon Saint-Lin,
Où l'on vit sans inquiétude :
Cher petit coin !

DEMOCRITE.

(*A suivre*)

LE DROIT A LA MORT

On se suicide beaucoup ces temps-ci : un gentleman a franchi avec sûreté l'autre nuit l'obstacle du Léthé et le grand veneur de la cour d'Autriche s'est cassé la tête d'un coup de mousqueton de cavalerie, tout ainsi qu'un dragon qui a des peines de cœur ou qu'un tringlot menacé

de la grosse boîte pour un léger retard. C'est ici et là et partout, de la cervelle éparsée et ce n'est pas si horrible : morts discrètes en des chambres discrètes, sans phrases, sans testaments déclamatoires, sans la fâcheuse lettre au commissaire de police ou les inévitables "dernières volontés" qui indiquent qu'on s'en va parce qu'on n'a plus de volonté. C'est même presque joli : on se tue comme ça, comme on vivrait. Et dans la *Douloureuse*, où Maurice Donnay a tout mis, il y a un suicide à l'avant-dernière scène du premier acte, un suicide pas encombrant qui n'empêche ni les coups de dents ni les coups de langue, et qui faisant un peu les rosseries sans trop frapper le champagne. Encourageons ce suicide de premier acte, le suicide-entremets qui ne ferme rien, qui n'est pas le cacophonique finale, le suicide en passant, au bord de l'idylle et au bord du sourire.

Mais les gens ne comprennent pas et protestent : cette mort là, on ne la trouve pas dans "la vie" et ce n'est pas du théâtre puisque ce n'est pas théâtral. Ce gentleman, ce seigneur, pourquoi se sont ils tués ? Les gens ne sont pas contents, s'inquiètent, cherchent des motifs, embarras financiers, maladies, folie. Que diable, on ne quitte pas l'existence sans raison. Cette affirmation, ce souci puéril prouvent que les gens ne savent pas ce qu'est la mort—ou la vie. Il y a sur le suicide des préceptes tout prêts et des métaphores de tout repos, il y a des controverses à conclusions immuables qui se trouvent sous la main—plus facilement qu'un revolver—pour des conversations de café et comme, sans fatigue, ça amène la vieille discussion sur l'immortalité de l'âme, ce sont des mots jusqu'à une heure et demie du matin, parmi l'infini des manilles et l'au-delà du whist. Et il y a les siècles, la tradition, le cérémonial ! Les hommes ont, depuis les temps les plus reculés, pris une très mauvaise habitude : ils ne sont jamais morts que quand ils ne pouvaient faire autrement. Gœthe a trouvé cette expression sublime : "consentir à mourir". C'est un consentement auquel on arrive toujours, par faiblesse. Et quand Arria tend à Pætus le poignard teint de son sang, le poignard imposé par la tyrannie, lorsqu'elle dit : "ça ne fait pas mal", c'est par héroïsme, pour "le faire

croire " à Prætus—et pour la postérité. Mais la mort ça toujours été une grosse affaire, et quand les hommes, pour faire le saut, se mettent au-dessus de la loi divine et humaine, c'est souvent qu'ils sont sous le coup des lois humaines.

Et l'on est malheureux !...

Un soir, par hasard et sans le faire exprès, nous assistâmes au suicide d'une jeune fille. Elle eut au bord de la tombe les mots les plus sereins, les plus rares et les plus inoubliables : elle fut charmante et sublime. Blanche de la blancheur des anges endormis, un peu bleue du bleu du ciel, les yeux mauves du mauve des limbes, elle parla, sourit et nous consola. J'ai honte à avouer que nous ne la laissâmes pas mourir. En revenant mollement à la vie, parmi des évanouissements et des pleurs, elle gémit : " J'étais trop malheureuse, trop malheureuse ! " Ainsi, c'était à des impatiences, à des troubles amoureux, à des vapeurs que nous devions ces mots d'au-delà, cette soudaine fente du ciel pour nous et notre angoisse et notre douleur.

Trop malheureuse ! Et elle se met à revivre en oubliant les paysages où elle fléchit, où elle frémit et où, un instant, elle s'oublia. Trop malheureuse ! c'est le mot des couturières qui " se périssent " pour le plombier d'en face ; le mot de la malheureuse qui, sa peine terminée, s'évade de Saint-Lazare, le mot de la déclassée lassée—enfin—de ses cochers et de ses tziganes. " Désespéré ", le commerçant qui dépose son bilan au tribunal consulaire de l'Enfer, l'amant en rupture d'idéal et l'adolescent de génie trop ignoré—tout de même. Eh bien ! en ce cas, le suicide est absurde : c'est un outrage à la mort. Ces désespérés considèrent la mort comme un pis-aller, comme une vieille servante à la disposition, comme un petit trou pas cher dédaigné de tous, comme un asile de nuit qui ne fait pas ses frais. Se tuer parce qu'on a du mal à vivre, parce qu'on ne peut pas vivre, c'est vraiment trop simple et c'est, au sens le plus bas du mot, de la résignation. Il est un droit primordial, le droit à la révolte ; l'existence est méchante, les circonstances montrent de la mauvaise volonté, la femme qu'on aimait s'en fut et celle qu'on aimera ne vient pas, on vient de subir l'assaut combiné de Mi-

sère, de Découragement et de la brigade mobile des Soucis, on a subi l'assaut lent et pénétrant des affronts et d'hypocrisie : le monde et les dieux vous ont poussé sur la pente glissante du Néant. Se laisser glisser, aider à la chute, s'abandonner, se précipiter ? comme c'est malin !

On est menacé des tribunaux : il y a l'éternel acquittement et l'on peut s'enfuir du bain.

La belle a été cruelle ? On la battra.

La gloire a été rebelle ? On la matra.

La maladie nous courbe et nous tient ? Nous aurons plus de joie à rire et à courir dans les bois.

Ah ! se redresser contre les hommes, les événements et les dieux ! Poitriner, défier ! Attendre les gendarmes et les trahisons d'amour ! C'est si facile de n'être pas lâche, et l'entraînement à l'héroïsme est si peu coûteux !

Mais ne pas outrager la mort ne suffit pas ; il faut l'aimer, il faut voir en elle une camarade, une puissante et bonne camarade, la taquiner et la tutoyer. Des raisons pour mourir ? non. La seule raison pour mourir, c'est qu'on vit. Et c'est une raison qui dure. Il ne s'agit pas de s'ennuyer et de s'apercevoir, à force de bâiller, que la bouche est faite exclusivement pour le canon du revolver qui y hésite à la recherche d'une dent creuse et qui crache la balle de désœuvrement et de snobisme. Il ne s'agit même pas d'être trop heureux, de se dire qu'on deviendra triste et qu'on connaîtra des infortunes et qu'il est temps de les prévenir, en pleine fortune. Mais qu'un monsieur s'interroge : " Irai-je ce soir au Vaudeville, à la Comédie-Française, chez Lugué Poë ou chez Hadès ? Mes affaires sont passables, ma santé est moyenne, ma femme ne me trompe pas trop et je ne suis pas mécontent de ma maîtresse. Je n'ai pas trop de norvègerie à l'âme, je n'ai pas de haine pour l'abbé Gayraud et mon pessimisme, mon spiritualisme, mon idéalisme sont gentils, propres, sans outrance. Bref, je vis exactement, je vis de la bonne vie, de la vraie vie, très humaine et juste assez peu parisienne pour n'être pas grotesque. Si je me tuais ? " Voilà le seul suicide parce qu'il est tranquille, joli et libre. Vous verrez que les magistrats et les reporters prouveront que M. X... s'est tué, en un accès de fièvre chaude !

Le droit à la mort est, en ce cas, indéniable. Mais c'est un droit bien peu dangereux : personne n'en use. En les méandres bariolés du bal de l'Opéra, parmi les chaines de serpentins qu'on brisait à coups de genoux et à coups de hanches, parmi les petits cris d'effroi, les petits plaisirs, les demi-frôlements, le brouhaha laborieux, l'odeur de sueur maquillée et le parfum d'ennui masqué, personne n'a songé à varier le divertissement d'un suicide souriant et encapuchonné. Et puis est-on jamais assez serein, assez heureux et assez peu heureux, assez libre pour avoir le droit de mourir ?

Il y a—en outre—qu'on n'est jamais sûr de ne se pas rater, pour parler la langue doutaise du suicide. Et rien, on le sait, n'est aussi odieux et aussi ridicule que de s'arrêter en route sur la route de l'au-delà. Celui qui "en revient" est aussi comique que celui qui, jadis, revint de la revue. Un suicide manqué impose la même discrétion qu'un mariage manqué ; "Voyez-vous ce monsieur qui avait eu la prétention de lâcher la vie et qui ne s'est tailladé que douze centimètres de gorge ? cette demoiselle qui ne s'empoisonna que jusqu'au verdissement des seins et aux coliques de vingt jours ? Et ça revit, et ça n'en est pas plus fier pour ça. Ah ! ma chère ! ma chère ! la mort n'a pas faim !"

Si nous proclamions le droit au demi-suicide, à la demi-mort et au ratage tandis que nous sommes en humeur.

Et comme c'est délicieux, ce flirt avec la mort, cette petite promenade circulaire à la lisière de l'infini. Ratage ? en petits sants hors de l'humain ? Au ! j'aimerais des gens qui s'amuseraient de la mort et avec la mort, qui la considéreraient comme une vieille parente de province qui iraient vers elle pour revenir et qui s'endormiraient pour se réveiller. Il y a à Londres et en Amérique le cercle de Suicide : que diriez-vous du cercle des Demi-Suicides, avec des employés qui donneraient le contre-poison juste à temps. Et l'on aurait le délice de la vie, le délice de la mort, l'hébétude de la vallée de Josaphat, la grâce de la vallée de Trepé et le boulevard aussi, après. Mais on a tout ça : ça s'appelle morphine, opium, absinthe—et le reste. Alors, quoi ?

Alors, le droit à la mort, c'est simplement le devoir de vivre, lourdement, bêtement : affirmer qu'on a le droit de mourir, c'est affirmer qu'on vit, qu'on grouille et qu'on grouille et que nous mourons, et que nous vivons parce que nous le voulons.

ERNEST LA JEUNESSE.

A LA SORBONNE

Le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne réunissait, dernièrement, une foule nombreuse, venue pour assister à la fête que donnent annuellement les élèves de Louis-le-Grand.

Tous les intermèdes ont été écoutés avec recueillement et applaudis avec transport. Mme Sarah Bernhardt, surtout, fut l'objet des démonstrations les plus vives. Mais un incident qui n'était pas au programme, provoqua surtout un enthousiasme indescriptible.

Un jeune élève de rhétorique s'avança vers Mme Sarah Bernhardt au moment où la grande tragédienne allait se retirer, et lui dédia d'une voix très intelligemment nuancée les vers suivants, qui ne valent pas seulement par l'intention, et que l'auditoire pouctua des braves les plus énergiques.

Dans la sérénité de la rime d'airain
Les poètes ont fait votre gloire immortelle
Et dit la grande voix, légère comme une aile,
Dont le rythme a bercé le siècle à son déclin.

Je joindrai l'humble fleur d'un sonnet enfantin
Au splendide bouquet des lis et d'asphodèle.
Venant s'unir à la clameur universelle
La voix des écoliers monte vers vous sans fin.

Vous voyant, aujourd'hui, parmi nous apparue,
Ils sentent, pour fêter la douce bienvenue,
S'enfler leur cœur, leur voix—et j'ose vous parler.

Les tragiques accents de Phèdre, et son délire
Nous ont fait maintes fois bien doucement pleurer.
Ainsi puissent ces vers vous faire un peu sourire.

CHARLES MIRVANS,
Elève de rhétorique supérieure.

Mme Sarah Bernhardt, qui ne s'attendait pas à cette délicate attention, remercia chaleureusement le gentil poète ; et le soir, dans sa loge, entre deux actes de *Spiritisme* ! la grande artiste a bien voulu autoriser à prendre copie de cet attendrissant hommage.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

X

—Allez, allez ! ce n'est pas moi qui vous arrêterai, il m'est défendu de rien dire.... Mais le pouvoir temporel, le pouvoir temporel....

—Eh ! bien le pouvoir temporel, demanda Pierre.

De nouveau, le prélat ne parlait plus. Il levait au ciel sa face aimable, il agissait joliment ses mains blanches. Et, quand il reprit, ce fut pour ajouter :

—Puis, il y a votre religion nouvelle.... Car le mot y est deux fois, la religion nouvelle, la religion nouvelle... Ah ! Dieu !

Il s'agita davantage, il se pâma, à ce point. que Pierre, saisi d'impatience, s'écria :

—Je ne sais quel sera votre rapport, monseigneur, mais je vous affirme que jamais je n'ai entendu attaquer le dogme. Et, de bonne foi, voyons ! cela ressort de tout mon livre, je n'ai voulu faire qu'une œuvre de pitié et de salut.... Il faut, en bonne justice, tenir compte des intentions.

Monsignor Fornaro était redevenu très calme, très paterne.

—Oh ! les intentions, les intentions....

Il se leva pour congédier le visiteur.

—Soyez convaincu, mon cher monsieur Froment, que je suis très honoré de votre démarche près de moi.... Naturellement, je ne puis vous dire quel sera mon rapport, nous en avons déjà trop causé, et j'aurais dû même refuser d'entendre votre défense. Vous ne m'en trouverez pas moins prêt à vous être agréable en tout ce qui n'ira point contre mon devoir.... Mais je crains fort que votre livre ne soit condamné.

Et, sur un nouveau sursaut de Pierre :

—Ah ! dame, ou i !... Ce sont les faits que l'on juge, et non les intentions. Toute défense est donc inutile, le livre est là, et il est ce qu'il est. Vous aurez beau l'expliquer, vous ne le changerez pas... C'est pourquoi la congrégation ne convoque jamais les accusés, n'accepte d'eux que la rétractation pure et simple. Et c'est encore ce que vous auriez de plus sage à faire, retirer

votre livre, vous soumettre... Non ! vous ne voulez pas ? Ah ! que vous êtes jeune, mon ami !

Il riait plus haut, du geste de révolte, d'indomptable fierté, qui venait d'échapper à son jeune ami, comme il le nommait. Puis, à la porte, dans une nouvelle expansion, baissant la voix :

—Voyous, mon cher, je veux faire quelque chose pour vous, je vais vous donner un bon conseil... Moi, au fond, je ne suis rien. Je livre mon rapport, on l'imprime, ou le lit, quitte à n'en tenir aucun compte... Tandis que le secrétaire de la congrégation, le père Dangelis, peut tout, même l'impossible... Allez donc le voir, au couvent des Dominicains, derrière la place d'Espagne... Ne me nommez pas. Et au revoir, mon cher, au revoir !

Pierre, étourdi, se retrouva sur la place Navone, ne sachant plus ce qu'il devait croire et espérer. Une pensée lâche l'envahissait : pourquoi continuer cette lutte où les adversaires restaient ignorés, insaisissables ? Pourquoi davantage s'entêter dans cette Rome si passionnante et si décevante ? Il fuirait, il retournerait le soir même à Paris, y disparaîtrait, y oublierait les désillusions amères dans la pratique de la plus humble charité. Il était dans une de ces heures d'abandon où la tâche longtemps rêvée apparaît brusquement impossible. Mais, au milieu de son désarroi, il allait pourtant, il marchait quand même à son but. Quand il se vit sur le Corso, puis rue des Condotti, et enfin place d'Espagne, il résolut de voir encore le père Dangelis. Le couvent des Dominicains est là, en bas de la Trinité des Monts.

Ah ! ces Dominicains, il n'avait jamais songé à eux, sans un respect mêlé d'un peu d'effroi. Pendant des siècles, quels vigoureux soutiens ils s'étaient montrés de l'idée autoritaire et théocratique ! L'Eglise leur avait dû sa plus solide autorité, ils étaient les soldats les plus glorieux de sa victoire. Tandis que St-François conquerrait par Rome les âmes des humbles, saint Dominique lui soumettait les âmes des intelligents et des puissants, toutes les âmes supérieures. Et cela passionnément, dans une flamme de foi et de volonté admirables, par tous les moyens d'action possibles, par la prédication, par le livre, par la pression policière et judiciaire. S'il ne créa pas l'Inquisition, il l'utilisa, son cœur de douceur et de fraternité combattit le schisme dans le sang et le feu. Vivant, lui et ses moines, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les grandes vertus de ces temps orgueilleux et déréglés, il allait par les villes, prêchait les impies, s'effor-

çait de les ramener à l'Eglise, les déferait aux tribunaux religieux, quand sa parole ne suffisait pas. Il s'attaquait aussi à la science, il la voulut sienne, il fit le rêve de défendre Dieu par les armes de la raison et des connaissances humaines aïeul de l'angélique saint Thomas, lumière du moyen âge, qui a tout mis dans *la Somme*, la psychologie, la logique, la politique et la morale. Et ce fut ainsi que les Dominicains emplirent le monde, soutenant la doctrine de Rome dans les chaires célèbres de tous les peuples, en lutte presque partout contre l'esprit libre des Universités, vigilants gardiens du dogme, artisans infatigables de la fortune des papes, les plus puissants parmi les ouvriers d'art, de sciences et de lettres, qui ont construit l'énorme édifice du catholicisme, tel qu'il existe encore aujourd'hui.

Mais, aujourd'hui, Pierre, qui le sentait crouler, cet édifice qu'on avait cru bâti à chaux et à sable, pour l'éternité, se demandait de quelle utilité ils pouvaient bien être encore, ces ouvriers d'un autre âge, avec leurs polices et leurs tribunaux morts sous l'exécration, leur parole qu'on n'écoute plus, leur livres qu'on ne lit guère, leur rôle de savants et de civilisateurs fini, devant la science actuelle, dont les vérités font de plus en plus craquer le dogme de toutes parts. Certes, ils constituent toujours un ordre influent et prospère; seulement, qu'on est loin de l'époque où leur général régnait à Rome, maître du sacré palais, ayant par l'Europe entière des couvents, des écoles, des sujets! Dans la curie romaine, de ce vaste héritage, il ne leur reste désormais que quelques situations acquises et, entre autres, la charge de secrétaire de la congrégation de l'Index, une ancienne dépendance du Saint-Office, où ils gouvernaient souverainement.

Tout de suite, on introduisit Pierre auprès du père Dangelis. La salle était vaste, nue et blanche, inondée de clair soleil. Il n'y avait là qu'une table et des escabeaux, avec un grand crucifix de cuivre, pendu au mur. Près de la table, le père se tenaient debout, un homme d'environ cinquante ans, très maigre, drapé sévèrement de l'ample costume blanc et noir. Dans sa longue face d'ascète, à la bouche mince, au nez mince, au menton mince et têtue, les yeux gris avaient une fixité gênante. Et, d'ailleurs, il se montra très net, très simple d'une politesse glaciale.

—Monsieur l'abbé Froment, l'auteur de la *Rome nouvelle*, n'est-ce pas?

Et il s'assit sur un escabeau en indiquant un autre de la main.

—Veuillez, monsieur l'abbé, me faire connaître l'objet de votre visite.

Pierre, alors, dut recommencer ses explications, sa défense; et cela ne tarda pas à lui devenir d'autant plus pénible, que ses paroles tombaient dans un silence, dans un froid de mort. Le père ne bougeait pas, les mains croisées sur les genoux, les yeux aigus et pénétrants, fixés dans les yeux du prêtre.

Enfin, quand celui-ci s'arrêta, il dit sans hâte:

—Monsieur l'abbé, j'ai cru devoir ne pas vous interrompre, mais je n'avais point à écouter tout ceci. Le procès de votre livre s'instruit, et aucune puissance au monde ne saurait en entraver la marche. Je ne vois donc pas bien ce que vous paraissez attendre de moi.

La voix tremblante, Pierre osa répondre;

—J'attends de la bonté et de la justice.

Un pâle sourire, d'une orgueilleuse humilité, monta aux lèvres du religieux.

—Soyez sans crainte, Dieu a toujours daigné m'éclairer dans mes modestes fonctions. Je n'ai du reste, aucune justice à rendre, je suis un simple employé, chargé de classer et de documenter les affaires. Et ce sont Leurs Eminences seules, les membres de la congrégation, qui se prononceront sur votre livre.... Ils le feront sûrement avec l'aide du Saint-Esprit, vous n'aurez qu'à vous incliner devant leur sentence, lorsqu'elle sera ratifiée par Sa Sainteté.

Il coupa court, se leva, forçant Pierre à se lever. Ainsi, c'étaient presque les mêmes paroles que chez monsieur Fornaro, dites seulement avec une netteté tranchante, une sorte de tranquillité bravoure. Partout, il se heurtait à la même force anonyme, à la machine puissamment montée, dont les rouages veulent s'ignorer entre eux, et qui écrase. Longtemps encore, on le promètrait sans doute, de l'un à l'autre, sans qu'il trouvât jamais la tête, la volonté raisonnante et agissante. Et il n'y avait qu'à s'incliner.

(A suivre)

Une HAUSSE considérable est imminente sur les actions des MINES D'OR de la Colombie Anglaise. M. Queneau, courtier en mines, 207 New-York Life B'l'd'g, conseille aux lecteurs du RÉVEIL de prendre position actuellement sur ces valeurs; c'est le moment d'acheter.

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

"LE SUN"

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président ||
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||.....

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire
|| IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1896 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitté une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUERCE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans. L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Mais nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé des frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'ECHOPHONE est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'ECHOPHONE se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre journal, lorsque nous aurons cette circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui. En conséquence, le nombre des machines est limité — "Premier rendu, premier servi."



LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PRESENTS UTILES

- Portemonnaies pour dames: plus de 200 variétés.
- Portefeuilles pour Messieurs: plus de 100 variétés.
- Belles marchandises de cuir.
- Pupitres portatifs, Ecritoires, Calendrier, Portefeuilles.
- Papeteries de choix en boîtes de 5c à \$5.00
- Le plus bel assortiment du pays.
- Cire à cacheter de toutes teintes et parfumée
- Plus de 20 couleurs différentes, en boîte
- Maintenant, initiales à cacheter en verre coupé
- De choix, autres initiales en grande variété.
- PLUMES ET CRAYONS EN OR
- Marchandises en argent pour usage de bureau ou de bibliothèque
- Encriers de toutes sortes et de tous prix

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE	CAPITAL.....	\$15,000,000
	FONDS INVESTIS.....	53,000,000
	FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
	REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant: — THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés

Bureau Principal en Canada:

Téléphone Bell, No. 318 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Agent pour Montréal et les environs

MAPLE CARD



PAPER MILLS



FABRICANTS
DE PAPIER.

Moulin à Portneuf.

MONTREAL QUE

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

1615 rue Notre-Dame

MONTREAL

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale (limitée), et publié par Agence Filiale, au No. 30 rue St-Gabriel Montréal.

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C. for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

J. A. DROUIN,

AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Chambres 315 et 316. Téléphone 2243



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the **Scientific American** Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.